



Notas de leitura

# Courriers des «isles», du Cunene, du Rovuma, du Danube et d'ailleurs

René Pélissier

pp. 189-201

Les collaborateurs d'une revue de «sciences molles» ne savent jamais à l'avance qui les lira, mais ils peuvent toujours exprimer leurs souhaits en la matière. En tant que bibliographe, c'est-à-dire, dans les meilleurs des cas, multiplicateur de notoriété, nous tendons, parmi nos lecteurs, à privilégier les bibliothécaires, et, à cet égard, nous voudrions les avertir qu'elles ou ils risquent d'être surpris par le ton inhabituellement personnel de la présente chronique. Est-ce notre grand âge qui nous incite à évoquer une jeunesse disparue depuis longtemps, mais ayant influé sur notre travail de présentateur de certains titres introduits ci-après, notamment ceux concernant: 1.<sup>o</sup>) quelques îles africaines; 2.<sup>o</sup>) notre orientation vers l'histoire militaire du Terceiro Império, négation des prétentions de l'Estado Novo à avoir eu cinq siècles de colonisation paisible en Afrique? Le plus difficile à supporter dans cette légende embaumée, c'est de considérer l'historien étranger comme un intrus malveillant, comme si ce franchisseur d'obstacles multiples n'existait que pour dénigrer un peuple chez qui, en général, il admire certaines de ses propres qualités.

L'histoire nationale d'un pays n'est pas la propriété des autorités qui la mutilent et la déséquilibrent. Avant, pendant et même bien après les années salazaristes, il y avait deux sortes d'histoire coloniale lusophone: l'«école du sabre et du goupillon» et celle des auteurs anglophones, exaspérés par l'amateurisme professionnel dont faisaient preuve leurs rivaux. Devait-on admettre que par excès de zèle et d'ultranationalisme, un pays pauvre de quelques millions d'habitants qui avaient fait dans le passé et le présent de grandes choses devait disposer *ad vitam aeternam* de deux traditions historiques? Une pour la consommation interne, toujours radieuse même boiteuse ou contrefaite, réservée aux premières années scolaires, et une autre développée hors frontières. Étant le seul historien à maîtriser les grandes lignes de la conquête réelle d'un quatuor particulièrement belliqueux (Guinée, Angola, Mozambique, Timor), démontant la fausseté des conclusions de l'école traditionnelle et, d'autre part, applaudissant la compétence technique des étrangers, nous ne pouvions que rendre hommage aux seconds, quoique pas toujours irréprochables, eux non plus, mais dans un sens opposé.

Nous nous étions presque résigné à cette dichotomie scabreuse quand nous apprenons qu'était apparu en 2018, à Lisbonne, un ouvrage majestueux, élaboré par deux historiens portugais «officiels» et financé par trois institutions militaires du cru, et qui arrive aux mêmes conclusions que les auteurs des traités, analyses et témoignages anglo-américains sur le fiasco portugais pendant la Grande Guerre en Afrique tropicale. De 1914 à 1918, les uns et les autres accusent de tous leurs malheurs les seuls responsables métropolitains, tant politiques que le haut-commandement local. Reconnaître, au sein même du sérail, sous la plume de deux membres de la corporation qui apportent la preuve que la Première République était condamnée à perdre honteusement une guerre au-dessus de ses forces, et qui font d'un général allemand diaboliquement rusé leur héros, marque, selon nous,

un changement de mentalité qui, dans cent ans, pourrait peut-être pacifier les esprits et apaiser les polémiques à propos de la guerre coloniale (1961-1975). Soudain, dans cette guerre de religions, les hérétiques se sentent moins seuls.

### Généralités et regroupement de plusieurs pays

Comme l'indiquent son nom et sa substance, *Africana Studia* est une revue orientée vers les mondes africains. De par ses origines, son fonctionnement et sa langue matricielle, elle accorde une attention particulière mais non exclusive aux territoires et sociétés ayant eu des contacts brefs ou prolongés, anciens ou actuels, avec les prédatations et/ou les colonisations portugaise et/ou espagnole. C'est tout au moins notre vision des choses en tant que critique de textes pouvant être considérés pertinents par les lecteurs. Le champ est très vaste et s'étend aussi bien sur le continent que dans ses avant-postes insulaires. Cette section panafricaine comporte donc à ce seul titre un livre admirable que nous attendions depuis longtemps, **African Islands**<sup>1</sup>.

Il faut savoir que nous avons également un intérêt personnel à saluer sa parution puisque nous avouons avoir éprouvé, à partir de l'âge de dix-neuf ans, une fascination pour les «isles» au large de l'«Afrique du silence», dont Fernando Poo (devenu Bioko), car quasiment personne hors d'Espagne n'en parlait. Nous voulions examiner de près ce bastion de l'ultrapaternalisme ibéro-catholique, au cœur même du colonial franquisme sous les tropiques: une sorte d'ersatz de Cuba pré-1898. Dès la période 1960-1970, nous étions déjà un collaborateur extérieur de la *Revue française d'études politiques africaines (RFEPA)*, alias *Le Mois en Afrique*, dirigée par le journaliste africaniste du quotidien *Le Monde*, une épée indispensable pour suivre l'actualité chargée de l'époque. Rien à voir avec ce que devint ultérieurement la revue qui dégénéra complètement entre les dents d'un de ces requins visqueux de la «Françafrique» qui avait racheté la *RFEPA* pour avoir une tribune. Donc, finissant ensuite par être le seul spécialiste hors d'Espagne du micro-empire rétrécissant de Franco, nous suggérâmes à la rédaction initiale de la revue de consacrer plusieurs numéros aux îles d'Afrique. Ce qui fut fait pendant quelques mois. Mais ce fut insuffisant pour couvrir toutes les sociétés insulaires. Et on en resta là, faute d'avoir trouvé des auteurs profonds pour tout le collier en haute mer. Et voici que, plus de cinq décennies après notre conseil, nous voyons paraître aux Etats-Unis, signées par des universitaires et des chercheurs, non seulement des études d'historiens, politistes, ethnologues, etc., mais aussi des interprétations nouvelles qui – *mirabile visu* – prennent en compte les problèmes des relations des Canaries, de São Tomé et Príncipe, de Bioko et Annobón, du Cap-Vert, etc., avec la terre ferme.

Ajoutées les unes aux autres, ces contributions donnent un livre de poids (440 pages) dominé par l'introduction des trois coordonnateurs/directeurs du volume qui, à eux seuls, mobilisent 35 pages qui éblouiront les lecteurs en raison de leur complexité et même de leur dextérité conceptuelle. Jamais, à notre connaissance, on n'aura accordé globalement autant d'attention à ces morceaux de terres émergées, à leur rôle au sein d'une africanité que plusieurs intellectuels contestent, repoussent ou veulent oublier, tandis que certains autres revendiquent, en la masquant, la fragilité des liens qui les rattachent à leurs anciens colonisateurs. Les sociétés diasporiques du Cap-Vert sont un cas d'école. Dans

l'ensemble, les auteurs de l'introduction ne forcent personne à adopter leurs points de vue. En fait, il y a peut-être autant de sujets de contestation que d'adhésion aveugle. Peut-on mettre une île-continent comme Madagascar et ses négriers outremer dans le même casier que São Tomé? Il y a en définitive une surprise inépuisable quand on voit surgir la partie du texte consacrée aux îles de l'océan Indien occidental: la Réunion, Maurice, Zanzibar, les Comores et Mayotte. Où commence la créolité? A l'ampleur des subventions? Il y a manifestement des manques inévitables. C'est certain, mais la belle affaire! Le texte n'est pas destiné aux ingénieurs hydrographes. Bien évidemment, si l'on veut ergoter l'on va s'interroger sur l'absence des petites îles-relais telles Sainte-Hélène, Gorée dans l'Atlantique, ou plus étrange, l'îlot de Moçambique, Ibo et les autres Querimbas, Pemba, les Seychelles, etc. Mais où trouver facilement un collaborateur disponible pour lui confier un chapitre sur l'importance ou non de Socotra dans la navigation des boutres? Cette curieuse sentinelle yéménite qu'un temps l'Autriche-Hongrie avait vaguement songé à annexer partiellement pour surveiller de loin le canal de Suez et son transit.

Pour satisfaire la curiosité des africanistes, les trois directeurs de l'ouvrage évoquent naturellement des facteurs tels que la plus ou moins grande distance de l'Afrique et de ses rivages, ou l'origine du peuplement (souvent sous-entendu négro-africain). Admettons que les siècles obscurs de l'histoire des Bubi à Bioko expliquent leurs différences notables avec leurs vis-à-vis du Cameroun et du Rio Muni. Il faut avancer prudemment... et envisager un deuxième volume pour récupérer les îles oubliées ou orphelines. Le premier a déjà ouvert une voie dégagée. En matière de complications politiques, à elle seule, Socotra la «mystérieuse» (de la mission catholique et éphémère du Portugal, jusqu'à l'ancienne base soviétique et l'installation récente des Emiratis) justifierait la création d'une suite qui serait aussi utile que le présent travail. Et que l'on ne vienne pas disputer l'africanité géographique du micro-archipel de Socotra et ses îlots satellites (250-200 km du cap Guardafui)! Mais revenons à un thème plus crucial. Dire d'un livre qu'il est utile, bon, important, excellent, capital, voire fondamental, exige le sens des responsabilités et de la mesure. Nous allons en présenter un qui est pionnier dans le domaine de l'historiographie ultramarine lusophone, abordée sous l'angle militaire, car ses deux auteurs sont honnêtes, ce qui n'est malheureusement pas la règle en la matière. L'histoire du Portugal et celle de ses ex-colonies n'est pourtant pas une matière où l'on ne rencontre que des propagandistes, des faussaires et des menteurs mais, de droite ou de gauche, ces triblions semblent y prospérer, à l'abri de clichés et d'insuffisances séculaires ou récentes

Elargissant ses observations à l'ensemble de la population lettrée locale, un observateur aussi avisé et perspicace qu'Eduardo Lourenço estimait naguère que le «Portugal est un pays qui n'a jamais su vivre son Histoire autrement que comme une Histoire Sainte». Selon nous, ce biais serait plutôt dû à une question de méthode, d'insuffisance des ressources documentaires utilisées et d'un manque de curiosité pour en trouver de nouvelles. Quoi qu'il en soit, professionnels ou amateurs, ces auteurs modelant l'opinion quasi générale, dès l'école primaire, souffrent d'une cécité nationaliste qui leur interdit de prendre en compte la vision de leurs alliés et surtout celle de leurs adversaires. Pour eux, ces derniers n'existent que vaincus et l'Autre reste pour les fidèles un inconnu entravant l'accession du Portugal colonial à la grandeur dans son aventure civilisatrice en terres de «sauvages». Surtout en Afrique noire et à Timor. Doit-on aussi invoquer la paresse de certains auteurs qui se copient les uns les autres pour ne pas contrarier les lecteurs plus habitués aux éloges qu'aux critiques? Probablement, mais ces infirmités n'affectent pas uniquement le Portugal et ses anciens colonisés. Nombreux sont les Etats où les épisodes

<sup>1</sup> Falola, Toyin & Parrott, R. Joseph & Sanchez, Danielle Porter (coordonnateurs) (2019), **African Islands. Leading Edges of Empire and Globalization**, Rochester (NY) & Woodbridge (Angleterre), University of Rochester Press & Boydell & Brewer, pp. VIII-432.

militaires de l'épopée nationale qui, manipulés par les autorités, ont été propices à l'écllosion de paradis d'ignorance et/ou de mauvaise foi, plus ou moins inventés pour cimenter des sociétés fragiles.

Or, voici que, signe peut-être avant-coureur d'une évolution durable vers une décontamination historiographique, nous sommes heureux d'ajouter qu'au moins au Portugal, les autorités militaires actuelles ont financé un travail de démolition de deux mythes qui se traînent depuis un siècle. Lesquels? 1.<sup>o</sup>) pourquoi le combat perdu de Naulila, à quelques kilomètres du Cunene, en Angola en 1914, 2.<sup>o</sup>) pourquoi les campagnes honteuses au sud et au nord (Nevala) du Rovuma, en Afrique orientale, ne sont pas des punitions du Ciel, mais bien le seul résultat de l'incompétence d'une partie du personnel politique de la Première République, cette chimère cauchemardesque, pour ne pas dire caricaturale, qui envoyait, année après année, des expéditions au Mozambique totalement impréparées à résister devant Paul Emil von Lettow-Vorbeck, sombre génie, calculateur et impitoyable, de la guérilla allemande qui balaiera des milliers de fantômes portugais malades, conduits par des officiers malgré eux, privés de moyens et de volonté de se battre. C'est là où l'on voit qu'il faut distinguer entre une armée simplement apte à défiler au pas cadencé, et les «caissiers de Windhoek», mobilisés par des professionnels allemands de la guerre africaine, ridiculisés à tort par le général Pereira de Eça en Angola qui ne les rencontra pas et put alors jouer les matamores en toute sécurité.

Oui, à tous égards, **A Grande Guerra em África** d'António José Telo et Nuno Lemos Pires<sup>2</sup> est un livre fondamental pour la discipline historique au Portugal, et même fondateur s'il est suivi d'autres exemples d'assainissement scientifique conduit par les propres militaires, à leur niveau et en ce qui les concerne. Ce qui importe dans cet ouvrage, c'est le sous-titre (**Os que inovam, os que se adaptam e os outros**) et – ô surprise –, les premiers sont les Allemands, c'est-à-dire l'ennemi, tant au Sud-Angola et à Naulila en particulier, qu'en Afrique orientale, notamment au Mozambique, au nord du Zambèze. Ceux qui s'adaptent à la nouvelle donne stratégique et à ses tactiques novatrices, sont les Anglophones (on ne dit pratiquement rien des Belges et peu de chose des Afrikaners). Quant aux derniers cités, ce sont les Portugais ficelés dans des archaïsmes paralysant, hérités des campagnes coloniales, qui les conduisent tout droit à l'impuissance et à la défaite devant des armées modernes.

Contrairement à la quasi-totalité des auteurs portugais habituels qui accusent très souvent les étrangers d'être responsables de leurs déboires, António José Telo et Nuno Lemos Pires attaquent frontalement leurs propres gouvernants, partisans de l'entrée en guerre (les *guerristas*) aux côtés des Alliés, contre l'Allemagne, et ce dès 1914! (la déclaration de guerre n'interviendra qu'en 1916). Liés professionnellement à l'institution militaire, nos deux lanceurs d'alerte sont dans leur rôle de redresseurs de torts en s'en prenant d'abord aux politiques évanescents de Lisbonne. Le ton n'est pas à l'indulgence. Il est même brutal: des incapables éphémères conduisent le pays à l'humiliation en voulant jouer à la grande puissance coloniale menacée par les visées allemandes en Afrique tropicale. Personnellement, nous pensons qu'il fallait prendre les plans annexionnistes de Berlin au sérieux. Mais la cible majeure est bel et bien ce qui préoccupe les militaires actuels: les fautes, les faiblesses du haut-commandement au sud du Rovuma, les insuffisances du service de santé, la démoralisation de la troupe et des officiers subalternes, littéralement

2 Telo, António José & Pires, Nuno Lemos (2018), **A Grande Guerra em África. Os que inovam, os que se adaptam e os outros**, Porto, Fronteira do Caos, pp. XX-298, cartes couleur et photos noir et blanc. Iconographie originale.

«déportés» sur des terres à peine explorées, mais exploitées au maximum par une compagnie à charte étrangère. Etre expédié en Afrique équivalait à une punition pour ne pas vouloir aller se battre dans les Flandres.

Les deux auteurs ont eu la main lourde, mais ils ont eu raison d'avoir écarté de leur étude les retombées strictement colonisatrices, c'est-à-dire la reconquête de l'outre-Cunene soulevé ou resté indépendant au Cuanhama pour l'Angola qui n'est traité qu'en 89 pages puisque la section le concernant s'arrête après l'effondrement d'Alves Roçadas à Naulila en 1914. Au Mozambique, la conquête du plateau makonde et l'écrasement des soulèvements sporadiques des Macua-Lomué, de même que ceux de la rive droite du Zambèze n'apparaissent pas, le texte étant centré uniquement sur les opérations directement liées à la lutte contre les Allemands. Et là ils n'ont pris aucun risque pour expliquer à un public lusophone que les misérables agonisants de 1914-1918 et au-delà n'avaient aucun espoir de victoire contre Von Lettow-Vorbeck qui, à lui seul, tenait déjà en haleine l'Armée coloniale anglaise dès les premières semaines du conflit au Tanganyika. De ce fait, leurs guérilleros en uniforme les ont obligés à leur accorder près de 400 pages glorifiant un général allemand, depuis le Kenya jusqu'en Rhodésie du Nord. Il faut savoir néanmoins que si c'est une nouveauté en portugais, il y a bien une vingtaine de livres en anglais qui chantent ses louanges. Pour une fois, cent ans après coup, le public portugais moyen dispose d'un remède anti-héroïque dans la pharmacopée nationale où l'on s'avoue vaincu par un super-magicien étranger dont le nom semble être inconnu des élèves de l'école primaire.

## Guiné

Quoi que le lecteur puisse penser du livre<sup>3</sup> de l'avocat Luís Branquinho Crespo, il doit remercier son auteur de lui avoir épargné le traditionnel exposé des souvenirs d'un ancien combattant portugais en Guiné. Certes, il a participé à la guerre coloniale locale, mais les *memórias* du titre semblent bien postérieures. C'est donc un récit dont le scénario s'insère dans une Guiné indépendante. L'originalité du texte réside peut-être également dans le milieu des Portugais réinstallés dans le pays. On voit apparaître de maigres aventuriers essayant d'y refaire leur vie. En prime, l'auteur a ajouté la relation de son voyage de retour via le Sénégal, la Mauritanie (où il évoque une tribu de «descendants» de Portugais vivant dans l'Adrar), le Sahara occidental, le Maroc, etc.

## Angola

Nous ouvrirons cette section par un livre baroque dont nous ne sommes pas sûr que son texte est celui d'un vrai Ph D, ou qu'il s'agit plutôt d'un ouvrage inspiré par le libellé d'une thèse, déjà soutenue devant un jury ultralibéral. Dans ce dernier cas, son public serait les étudiants anglophones en ethnologie sociale, auxquels l'auteure sud-africaine (post-apartheid) laisserait la bride sur le cou en leur fournissant un ensemble d'approches et de «ficelles» du métier pour qu'à leur tour ils puissent mener à bien leurs recherches personnelles en s'appuyant sur les exemples funambulesques qu'elle leur offre, tout en respectant un minimum de contraintes encore en vigueur dans leur future profession (l'enseignement). Avec elle, on passe vite des Pieds nickelés traversant l'épreuve, tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur des clous quand les autorités traditionnelles font semblant de fermer les yeux. Le décor se situe dans quelques ports angolais face à l'Atlantique sud.

3 Crespo, Luís Branquinho (2017), **Guiné. Um rio de memórias**, Leiria, Textiverso, pp. 181.

Au début de la guerre civile et internationale, le MPLA décida, pour faire plaisir à ses mentors-fournisseurs d'armes et de troupes, de les séduire en prétendant être à la tête d'une république «populaire». C'était une simple convention permettant de mimer une «révolution à crédit». Mais pour ravalier la façade de la structure, la recherche sur le terrain de la thèse d'ethnologie de Jess Auerbach<sup>4</sup> aurait été impensable. A en croire la logorrhée prolétarienne des intellectuels fonctionnaires de l'époque essayant de gouverner avec de timides compétences un pays éviscéré par la fuite des colons, il n'y avait plus en Angola que des patriotes, des travailleurs en uniforme. Admettre pour eux l'existence d'une classe moyenne locale aurait été aussi irréaliste qu'attendre de la PIDE de jadis l'autorisation de venir étudier les agents marxistes dans les *muceques* (bidonvilles) de Luanda sous Salazar. Pourtant, même embryonnaire, cette classe moyenne resurgissait dans l'Administration. Finalement, Savimbi abattu (2002), la paix revenue après 27 ans d'hémorragie, l'heure était devenue lentement propice à une sociologie dite critique qui toutefois ne s'encombrerait pas de références généalogiques susceptibles d'exhumer les racines négrières de certaines de ces familles qui avaient trop longtemps bu de l'eau, alors qu'elles convoitaient le vin de leur indépendance.

Donc, notre ethnologue-sociologue a choisi de centrer son analyse, non pas sur les «grandes» familles du socle colonial Luanda-Malange et alentours, mais plutôt d'ausculter leurs homologues dans deux foyers subsidiaires, politiquement parfois antagonistes: Lobito (la ville créée par le chemin de fer et l'activité portuaire) et Benguela, le second en importance de ces îlots créoles, nés de la traite négrière. A notre avis, ce fut de la part de l'auteure un choix judicieux, même si sa recherche de l'originalité à tout prix peut interloquer le lecteur innocent qui apprendra, comme nous, que dans ces deux villes quasi mitoyennes, pour se dire un authentique membre de la classe moyenne, il faut maintenant avoir un véhicule, un appartement et une éducation, si possible supérieure (pour la jeune génération), d'où une course à l'endettement et au diplôme, même si ce dernier a été obtenu dans des conditions douteuses, héritées d'un «capitalisme sauvage» qu'Auerbach préfère appeler la «loi de la jungle»... et nous la corruption! Nous n'avons pas les clés pour dire si tous les ethnologues anglophones ont accepté de gaieté de cœur la distinction que l'auteure a opérée entre ses différents types de «classes moyennes», son classement étant fondé sur les cinq sens (odorat, toucher, goût, audition, vision). En tout cas, on ne s'ennuie pas à la lecture des tranches de vie que l'on trouve dans ses notes à propos de ses hôtes avec qui elle semble avoir eu d'excellentes relations. Au gré des pages, on relève des poèmes, des recettes de cuisine, des extraits de problèmes familiaux, le burnout d'un «cobaye», et au début une bande dessinée historique autoéditée s'étirant sur sept pages, etc. Le critique doit se faire une raison. Si, tel quel, le travail est jugé acceptable pour qu'on décide que cela mérite un doctorat en ethnologie, après tout, cela reflète l'état du milieu local qui traverse des crises quand les cours du pétrole s'effondrent. Chacun tient sa boutique comme il l'entend. A l'issue de ces 107 interviews provinciales (la plupart à Lobito), recueillies jusqu'en 2018, on absorbe des sautes d'humeur qui occupent l'échelle des impressions du profane. Elles vont de «bon enfant» à bousculée, empathique, pathétique, rock and roll, etc. Cela peut surprendre, mais c'est plus honnête qu'envisager l'acquisition d'un doctorat moyennant le virement préalable de quelques milliers de dollars destinés à une officine lointaine pour clients molièresques, descendants des fondateurs de Benguela voulant assister à la première du *Bourgeois gentilhomme* (1670).

4 Auerbach, Jess (2020), *From Water to Wine. Becoming Middle Class in Angola*, Toronto, University of Toronto Press, pp. XXIV-230, photos et illustrations noir et blanc.

## Mozambique

«*Não somos bandidos*»<sup>5</sup> est un livre dont la lecture n'est pas recommandée aux rescapés du confinement qui cherchaient à tuer agréablement le temps et ce virus qui faucha ou bouleversa tant de vies. Dès l'énonciation du titre et surtout du sous-titre nous sommes mis en garde: on ne va pas se divertir grâce à ce plaidoyer politique et érudit qui, selon nous, s'adresse à trois grandes catégories d'utilisateurs potentiels: a) les étudiants et les nostalgiques qui voudraient renouer avec un modèle de rédaction d'une «thèse complémentaire» exigée autrefois (jusque dans les années 1960) pour l'obtention d'un doctorat d'Etat ès lettres en histoire, à partir d'une source archivistique ou inédite, comprenant ici plus de 3.400 pièces manuscrites; b) les dirigeants actuels du FRELIMO et leurs conseillers externes qui ne voulaient voir en la RENAMO que de simples bandits prédateurs, alors qu'en matière de crimes de guerre il y avait de part et d'autre une palette de causes, d'effets et d'acteurs d'extrême gauche et d'extrême droite suffisante pour satisfaire toutes les tendances; c) les cadres survivants de la RENAMO des années 1983-1985, devenue le principal parti d'opposition de l'actualité mozambicaine, qui vont peut-être avoir l'habileté d'exploiter électoralement le travail magistral de leur seul avocat marxiste s'affichant comme tel, puisque trotskiste insubmersible ayant retrouvé une portion notable de la transcription des messages radio échangés entre l'état-major de la RENAMO depuis la fameuse Casa Banana, et ses groupes locaux dans la quasi-totalité du Mozambique.

Qui survit à la lecture de la plaidoirie de Cahen et n'est pas découragé par ces vieilles querelles entre défenseurs de dogmes, doit reconnaître que, de ces centaines de notes de bas de page, l'auteur a su dégager un panorama vraisemblablement embelli par les intéressés de la base, mais impressionnant car touchant à une variété de domaines tels que structures du commandement, équipement, hiérarchie, nature et durée des combats, «conquête de la population», recrutement, désertions, approvisionnement, marché noir, «écoles et hôpitaux», sorcellerie, relations avec les villageois, les milices, la sexualité, etc. En un mot, tout ce qui donne l'apparence d'un contre-pouvoir ayant des prétentions étatiques à faire valoir, même si pour y parvenir il ne reculait pas devant la destruction de la pauvre infrastructure coloniale absorbée par les Sudistes du FRELIMO, et même appliquant une vision donnant la priorité au court terme (comparable aux slogans anciens du FRELIMO se disant hostile au barrage «colonialiste» de Cahora Bassa sur le Zambèze), c'est-à-dire à la politique de la terre brûlée. Un hôpital, une école, un bâtiment épargnés, c'est un plus lorsque la guerre sera victorieuse. Le nihilisme n'est pas une option défendable pour d'apprentis hommes d'Etat.

Mais restons-en au niveau du simple modèle esquissé en a). Pas de chasses aux sorcières tant qu'elles préconisent un travail universitaire approfondi. A ce propos, une bibliographie récapitulative sur la RENAMO n'aurait pas coûté un bien gros investissement de la part des financeurs de l'ouvrage et qui, mieux que Cahen, aurait pu se charger de ce «supplément» pour une période ravagée par les haines ethniques et le sectarisme politique?

Plusieurs choses sont certaines à propos de Ros Gray, *Cinemas of the Mozambican Revolution*<sup>6</sup>. La première est que le livre fera date dans les études consacrées au cinéma au

5 Cahen, Michel (2019), «*Não somos bandidos*». *A vida diária de uma guerrilha de direita: a Renamo na época do Acordo de Nkomati (1983-1985)*, Lisboa Imprensa de Ciências Sociais da Universidade de Lisboa, pp. 398.

6 Gray, Ros (2020), *Cinemas of the Mozambican Revolution. Anti-Colonialism, Independence and Internationalism in Filmmaking, 1968-1991*, Woodbridge (Angleterre), James Currey/Boydell & Brewer, pp. XVII-292 + 16 p. hors texte, couleur noir et blanc.

Mozambique puisque le texte constitue l'alpha et l'oméga de cet aspect inattendu de l'histoire locale et internationale du FRELIMO pendant sa lutte armée et surtout durant les premières années de l'indépendance (sous Samora Machel et, en gros, jusqu'à l'effondrement de l'URSS). La deuxième certitude provient du fait que l'auteure, au prix d'un effort et d'un acharnement méritoires dans la recherche de l'information, nous offre un modèle applicable non seulement aux thèmes de l'image mais aussi à tous ceux qui relèvent de préoccupations artistiques, avec ce que cela sous-entend parfois en matière de futilité ou de parti pris. Pour les simples africanistes, nous leur signalerons, s'ils sont mozambicanistes, un fait peu discutable. A fouiller et fouiner dans toutes les directions, elle a finalement mis en lumière le rôle que le FRELIMO voulut faire jouer au cinéma et à la vidéo dans l'édification et l'éducation de l'homme nouveau que les marxistes de son entourage croyaient possible de modeler. Samora Machel avait une «cour» d'intellectuels politiquement à l'extrême gauche (souvent des Européens, Indiens, voire Brésiliens). Ils avaient des contacts avec la fine fleur des grands noms et des théoriciens du film, alors en vogue. Leur coup de génie pour la maturation de leurs ambitions politiques fut de capter l'attention de personnages ou gourous tels que Jean-Luc Godard et Jean Rouch qui lancèrent dans l'actualité ludique de la grande presse internationale le Mozambique indépendant. Il était encore à peine sorti de l'«anonymat» des luttes anticoloniales, qui n'intéressaient pas grand monde en dehors des rubriques africaines des médias. Ni le PAIGC, ni le MPLA, empêtrés tous deux dans la marmite bouillonnante post-indépendantiste ne purent autant profiter de cette aide des «révolutionnaires de salles obscures».

Gray a eu l'habileté de garder la tête froide de l'historienne qu'elle est, divisant chronologiquement son travail en laissant le sentimentalisme et la nostalgie au vestiaire. Son travail se divise donc ainsi: 1.º le tournage pendant la période militaire (1968-1973); 2.º la descente triomphale, du Rovuma à Maputo (1974-1975); 3.º mettre le cinéma au service du peuple (1976-1978); 4.º les interrogations: qui est et que veut le FRELIMO? Quel est le message (1977-1979)? 5.º le cinéma et la télévision pendant la décennie du développement (1980-1984); 6.º en attendant l'irruption de l'apartheid (1980-1989); 7.º la fin des fictions socialistes (1985-1991).

Nous avons commencé notre présentation par deux certitudes, mais nous devons la clore par un doute. Nous n'avons jamais visionné de films produits au Mozambique et nous n'avons jamais eu non plus aucune relation dans le monde de leurs réalisateurs et des coopérants les ayant aidés. De ce fait, nous n'avons pas le moyen de savoir où passait la frontière entre les apparatchiks en service commandé et les naïfs qui croyaient dur comme fer qu'ils travaillaient pour le bien des Africains «libérés du joug des colonialistes», alors qu'ils étaient les uns et les autres les exécutants de la propagande politique d'un parti qui prétendait faire le bonheur de centaines de villages et de millions de ruraux qui ne cultivaient pas les mêmes illusions que les gens des livres qu'eux ne savaient pas lire. Après l'enterrement des rêves initiaux et la dégradation de la moralité des temps pionniers, les voiles filmiques se déchirèrent sous les coups et les appétits de la génération qui n'avait pas fait la guérilla. On remisa et conserva les films tournés dans l'exaltation de la lutte: maintenant ils sont dans les musées et Gray est devenue leur «conservatrice», en quelque sorte: une professionnelle lucide.

Il faut déjà avoir une bonne connaissance de l'histoire du Mozambique pour situer le Barué sur une carte de l'Afrique centre-australe actuelle. Et disserter sur le statut politique du Barué à travers les âges exige une spécialisation très poussée. Certains auteurs attribuent à cette petite zone une existence autonome dans l'orbite des Shona du Zimbabwe

frontalier, rattachement ethnolinguistique à propos duquel les hommes de l'art sont partagés. Pour notre part, nous ferons désormais confiance au politologue néerlandais André van Dokkum qui a étudié sur place toutes les subdivisions administratives de ce petit pays dont il estime la superficie à 22 000 km<sup>2</sup> et la population à quelque 55 000 habitants. Autrement dit, sa thèse<sup>7</sup> d'une minutie admirable pourrait, à première vue, se ranger dans les monographies régionales très importantes mais non cruciales pour l'avenir d'un Etat postcolonial comme le Mozambique.

Au risque de prendre notre imagination (*sic*) pour une réalité, nous voudrions cependant lui confier un rôle moins secondaire. Son livre ne marque-t-il pas aussi l'amorce d'une tendance appelée à se développer: non pas le «retour des Jedi» anticolonialistes, mais celui des entités politiques précoloniales qui se trouvent à l'étroit dans le moule unificateur des frontières et des conglomérats imposés par les colonisateurs, tout au moins dans les grands PALOP continentaux? C'est évidemment en contradiction avec le dogme de l'intangibilité des frontières et ouvrirait la porte à la guerre civile et aux conflits internationaux. En principe, certes! Nous ne prêchons donc pas pour son adoption et nous ne recommandons rien. Simplement, nous nous bornerons à citer au Mozambique des nationalismes de royaumes ou de chefferies antérieurs à l'OUA (déjà bien impuissante dès sa création). Longtemps, le FRELIMO et ses partisans sudistes s'arrangèrent pour privilégier le Gaza, «empire» allogène et envahisseur, adoubé champion de la pseudo-résistance anticoloniale, à cause de l'habileté diplomatique de son dernier souverain, Gungunhana, dont il vaut mieux ne pas insister sur les «prouesses» militaires, face aux Portugais. Mais depuis un certain temps, le pouvoir frelimiste exploite les sentiments micro-nationalistes tels que ceux de familles autrefois à la tête de parcelles du territoire mozambicain dans sa configuration présente. L'histoire du Centre et du Nord pourrait également fournir des «héros» issus des tombes royales. Nous citerons, entre autres, les ennemis des Portugais installés sur les deux rives du moyen-Zambèze (Massangano, etc.) ou, plus discutable, les négriers swahili d'émirats comme l'Angoche. Et pourquoi ne pas «adopter» quelques «sultans» yao, sans parler d'une ethnie qui a tant fait pour vitaliser la combativité du FRELIMO, les Makonde qui étaient le fer de lance redoutable des gens qui étaient en stage d'étude en Allemagne de l'Est ou en URSS?

Quant à l'Angola, il peut compter sur de sérieux candidats que les intellectuels créoles de Luanda seraient bien avisés de ne pas négliger: l'Administration portugaise faisait élire au trône de São Salvador des rois fantoches, mais qui peut soutenir qu'on ne verra pas resurgir à l'avenir des rois plus dangereux que l'ineffable créateur de l'UPA et du FNLA, devenu sur le tard un objet de dérision? Un «empereur» quioco retrouvera-t-il le chemin du trône de la Lunda? Au Centre, les héritiers de plusieurs pseudo-états ovimbundu durent s'effacer devant Savimbi prêt à tout pour éliminer qui lui faisait de l'ombre dans son fief. Au Sud, malgré le monument élevé à la gloire du dernier roi cuanhama, le nationalisme ovambo ne contient-il pas des nostalgiques regardant vers la Namibie? Et que dire sur le Cabinda?

Abandonnons ces divagations pour en arriver à ce qui fait la force incontestable du texte d'André van Dokkum, son rôle de modèle pour tous les politologues qui seraient tentés de suivre son exemple pour comparer différents types de nationalismes africains. On se limitera à dire qu'il a fait preuve d'une obstination de chercheur d'or. Tout

7 Van Dokkum, André (2020), *Nationalism and Territoriality in Barue and Mozambique. Independence, Belonging, Contradiction*, Leiden & Boston, Brill, pp. XV-272.

(histoire, anthropologie, linguistique, politique, diplomatie, etc.) ce qu'on doit étudier en cabinet et sur le terrain a été rassemblé si jugé indispensable. C'est donc un auteur insatiable qu'on ne peut résumer en une ou deux pages. Il nous suffira de quantifier le nombre de pages des principaux chapitres ainsi: le royaume du Barué (pp. 17-63); du Barué précolonial au Mozambique postcolonial (pp. 64-67); le FRELIMO et les autres organisations anticoloniales jusqu'en 1975 (pp. 68-114); après l'indépendance, la création par le FRELIMO d'une nation à parti unique (pp. 115-146); la politique de la chefferie dans le district du Barué (pp. 147-191); la section «sources et travaux» (pp. 225-264) doit être lue, ligne par ligne, pour comprendre que c'est probablement la plus complète de toutes celles qui ont vu le jour en matière de régionalisme mozambicain et ici nous ne parlons que de 22 000 km<sup>2</sup>.

Au total, un livre-aspirateur comme on en voit peu, tout au long d'une «carrière» de bibliographe.

## Complément

### De l'utilité de quelques langues «rares»

Pour clarifier notre point de vue, d'entrée de jeu, nous confirmons que nous approuvons toutes les tentatives d'éliminer les barrières linguistiques par la traduction de textes infranchissables aux luso-africanistes non linguistes émérites. Et parmi ces langues peu fréquentes hors de leurs frontières nous incluons trois idiomes scandinaves, trois slaves, le grec et au moins deux langues finno-ougriennes, dont l'une, le hongrois, vient enfin de fournir une source importante pour l'histoire de l'Angola, mise à la portée des lusophones, ce qui n'est pas rien. Développons cet exemple.

Quoi qu'en dise la cheville ouvrière, István Rákóczi, coordonnateur de *O Planalto do Bié*<sup>8</sup>, notre rôle dans cette affaire a été minime car, compte tenu de la date – ancienne – (1988) et du peu d'influence des bibliothécaires dans l'univers politique, il semble improbable qu'un historien angoliste français, par ses objurgations de 1988, ait contribué à obtenir qu'un «explorateur» ou voyageur hongrois «oublié», publié en allemand et dans sa langue «opaque», soit finalement, mais partiellement traduit en portugais après plus de trente et même quarante ans de lutte contre l'indifférence et peut-être l'inertie ou le dédain à l'égard des Ovimbundu de l'UNITA pendant la guerre civile.

Nous ne croyons pas non plus que notre présentation des deux livres d'Éva Sebastián à propos de certains textes de László Magyar (voir les pages 205-206 de René Pélissier, *Portugal-Afrique-Pacifique*, Editions Pélissier, 78630 Orgeval, France, 2015) ait donné une impulsion nouvelle à ce projet nationaliste dormant. Mais il faut reconnaître que la Hongrie ayant eu très peu d'«explorateurs» en Afrique, elle sait en fin de compte en choyer un. Quel autre pays commémore de nos jours la naissance, à deux cents ans de distance (1818), d'un de ses voyageurs-«explorateurs» en Afrique et obtient du Président de son Parlement qu'il préface un livre dont le titre *O Planalto do Bié* est bien ambitieux, même si le sous-titre (*Diários de Viagem de László Magyar [1848-57]*) est beaucoup plus exact et donc réaliste?

8 Rákóczi, István (ed) [& Magyar, László (auteur)] (2019), *O Planalto do Bié. Diários de Viagem de László Magyar (1848-57)*, Lisboa, Edições Colibri, pp. 165.

A cet égard, avouons sans honte notre incompréhension pour le choix d'un tel titre, alors que l'essentiel des faits révélés par la traduction se déroulent fort loin du Bié. Est-ce pour sacrifier à l'image d'un brave Hongrois marié avec une fille d'un chef du Bié, seul toponyme à l'intérieur modérément évocateur pour les africanistes actuels de Budapest spécialistes de l'Angola? Ou est-ce parce que l'on prévoit la traduction ultérieure d'un second volume basé sur Magyar dans le pays des Ovimbundu, donc sur le plateau central? Quoi qu'il en soit, il est étrange de lire que sous ce titre «montagnard», se dissimulent des scènes aussi «plates» que la remontée très partielle du fleuve Congo, un séjour au Cuanhama, des voyages dans la Lunda, des rencontres avec les Quioco, les Ganguela, les rives du Cubango, le Lovale à l'extrême orient de l'Angola, et d'autres parages dans ce Sud-Angola où, si l'on connaît le *Planalto da Huila*, il est bien loin du Bié.

Nous avons naguère qualifié Magyar de «Silva Porto danubien», ce qui ne veut rien dire pour un Hongrois actuel, mais encore peut-être quelque chose pour un historien angoliste portugais. L'un et l'autre de ces deux personnages sont des malchanceux, des encyclopédistes improvisés, plus ou moins brouillons dans leurs descriptions des êtres et de la nature rencontrés sur leurs chemins négriers. Mais avec des handicaps terribles pour le Hongrois. En 1848, il était le seul à pouvoir faire flotter en Afrique le drapeau des nationalistes de son pays. Certes, mais il n'avait pourtant pas d'appuis financiers à attendre de sa patrie, en vue d'une traversée ouest-est envisagée vers le Mozambique. On peut ajouter d'autres faiblesses: **a)** les humiliations que lui fait subir ce négrophile autoproclamé qu'est Livingstone, «professionnel» de la découverte scientifique, arrogant et jaloux des autodidactes locaux; **b)** une santé déplorable qui le privera de tout espoir (1818-1864) de longévité; **c)** l'absence de soutiens politiques, faute d'intérêts (à l'époque, pas de projet colonial, connu de nous), de traditions et de connaissances africanistes en Europe centrale; **d)** la rédaction de ses travaux dans une langue hermétique pour les milieux savants situés hors de la Hongrie; **e)** la lenteur du courrier (quand il n'est pas perdu!) entre Budapest et les confins orientaux de la zone d'influence du Portugal; **f)** la perte post-mortem du reliquat des manuscrits de Magyar, devenus introuvables après son décès.

En revanche, par rapport aux autres aventuriers d'extraction luso-européenne entière ou partielle qui, avant et pendant sa période faste, trafiquent de part et d'autre des «limites» imprécises du pouvoir portugais à partir de la côte, Magyar a quelques avantages, comparé à ses collègues ou concurrents. Nous ne citerons que les suivants: **a)** marié à la fille d'un *soba* (chef ou souverain) du Bié qui lui a fourni des hommes d'armes et des spécialistes du commerce au long-cours, la caravane et son organisateur peuvent être une menace en cas de litige avec un partenaire commercial africain rétif. Une expédition pillarde d'Ovimbundu en colère est, dans certains cas, une éventualité à prendre en compte dans des ethnies (notamment méridionales) qui ne pourraient résister à 10 000 guerriers descendus du Plateau central pour venger le beau-fils blanc du *soba*; **b)** Magyar et son drapeau «exotique» introduisent un élément externe dans le tête-à-tête instable habituel entre chefs coutumiers et les caravaniers. Est-il plus honnête dans ses transactions que les *sertanejos* (broussards) qui sillonnent le territoire, souvent issus du *degrêdo* (relégation judiciaire)? Nous n'en concluons rien à la simple lecture de ses *Diários*. Mais ex-officier de la marine, nous le créditerons – jusqu'à preuve du contraire – d'une probité au moins égale à celle de Silva Porto. Encore que, pour survivre dans le métier de troqueur d'alcool, de poudre et de vieux fusils, contre des esclaves et du bétail, parfois de l'ivoire et des plumes d'autruches, la tunique de lin candide ne soit pas une pièce indispensable de l'habillement recommandable.

Voyons maintenant pourquoi la traduction développée du *Diário* portant sur le Sud-Angola confirme l'impression déjà recueillie à la lecture des travaux d'Éva Sebastián. On

tient là une source de premier plan sur le Cuanhama en 1852. Cette année-là, il visite en détail les Nhaneca-Humbe, dont la chefferie de la Camba qui, théoriquement, contrôle le franchissement du Cunene par les *sertanejos*, vers le pays des Ovambo. Le coup de maître de Magyar, c'est cependant d'avoir pu rester 40 jours au Cuanhama, placé sous la coupe du roi Haimbili, qui est le premier chef ovambo à s'être libéré de la tutelle du Humbe. Magyar a avec ce tyran cruel une relation commerciale et amicale qui aura des conséquences historiques imprévisibles. Les Cuanhama ne sont alors armés que de flèches et de javelots mais ils offrent un marché lucratif aux quelques *sertanejos* qui depuis 1850, sinon plus tôt encore, ont devancé l'arrivée de Magyar. Le plus connu de ses précurseurs est J.B. Brochado qui, lui aussi, écrira dès 1850 un rapport officiel qui sera publié à Lisbonne en 1855, tandis que Magyar n'attendra que 1854 pour qu'un journal hongrois accepte son récit de 1852. Maintenant que, grâce à la publication de la traduction en 2019 du voyage au Cuanhama, on peut comparer les deux textes. Magyar est le plus long, le plus précis et il introduit un récit complet de son séjour à la «cour» de Haimbili, l'accent étant mis sur les descriptions anthropologiques et géographiques. Le rôle de Haimbili est celui du potentat qui sent qu'il a besoin de constituer un début d'arsenal «moderne» s'il veut assurer la suprématie du Cuanhama et de ses satellites sur les voisins Ovambo et les voisins Nhaneca-Humbe de l'ouest. Son pouvoir en 1852 ne semble pas s'étendre au-delà de Cuangar. Par la politique des raids périodiques vers le nord et l'ouest que lanceront certains de ses successeurs, le Cuanhama deviendra en Angola l'ennemi le plus redoutable des Portugais qui ne le materont qu'en 1915.

Par manque de cartes transcrivant le hongrois de la toponymie de 1852 en s'appuyant sur la toponymie actuelle – cruelle absence –, on ne peut pas clairement mesurer l'itinéraire parcouru lors des sept voyages dénombrés dans le palmarès amputé de Magyar. Mais il suffirait maintenant que sorte la traduction en portugais de son gros livre (plus de 400 pages) qui existe dans une version allemande et, une autre hongroise, parues toutes deux en 1859, et que quelques érudits angolais s'attaquent au problème de la cartographie actualisée, pour que le héros national de l'africanisme hongrois soit replacé à sa juste place. L'effort n'est pas insurmontable et le Danubien est en meilleure position que Silva Porto dans la course aux honneurs posthumes. Ce dernier, pour qui il s'agit «simplement» de transcrire et d'éditer une dizaine de volumes manuscrits, semble embourbé dans un de ces projets dont les Portugais sont coutumiers. On lance les billes et l'on s'arrête. L'intendance ne suit pas, décourageant du même coup les bonnes volontés des initiateurs, tandis qu'on obtient des résultats par l'effort collectif dans la Mitteleuropa telle que ses vertus sont appliquées à Budapest. La résurrection historique de Silva Porto à Lisbonne est donc bloquée depuis des décennies puisque l'on ne veut plus veiller au salut d'un Empire défunt, les générations précédentes ayant trop longtemps abusé du Panthéon colonial réquisitionné à des fins nationales pour exalter la grandeur du Portugal dans le monde. Nous profiterons des compliments distribués pour son efficacité au Département de langue et littérature portugaises de la Faculté des Lettres de l'Université ELTE, pour déplorer la rareté des intérêts que leurs homologues – en France tout au moins – affichent pour ce qui n'est pas la langue/littérature lusophone. Confier ces institutions à un corps enseignant composé majoritairement de littéraires revient à en faire des micros-ghettos universitaires, allergiques à l'ouverture de l'éventail thématique vers la science politique, la sociologie, l'histoire, etc. Rares sont donc les exceptions, alors qu'à Budapest on essaie d'exploiter les ressources humaines locales à des fins autres que pédagogiques. Il suffit d'un seul professeur, István Rákóczi, pour produire en trois ans trois titres angolistes,

dont celui de la poétesse Ana Paula Tavares<sup>9</sup>, angolaise, née à Sá da Bandeira/Lubango, dont une grand-mère était cuanhama! Ascendance inattendue pour l'auteure d'un poème à la gloire de la princesse *biena* (du Bié), Ozoro, épouse de László Magyar. Une plaquette bilingue et l'affaire est dans le sac en 28 pages. Diplomatiquement, c'est de bonne guerre.

Mais on peut faire encore plus habile avec le recueil d'études historiques et de témoignages d'officiers de police ou des Forces armées hongroises expédiés en Angola dans le cadre des missions de paix de l'ONU, UNAVEM/MONUA (ca 1991-1999)<sup>10</sup>. Sans entrer dans le détail nous remarquerons que, contrairement à la pratique de plusieurs Etats ayant envoyé des unités complètes pour essayer de maintenir la paix, la Hongrie ne détacha que des officiers avec, selon les missions, une poignée de sous-officiers en appui. En d'autres termes l'état-major privilégie la qualité aux dépens de la quantité. On évite ainsi les débordements toujours possibles avec les simples soldats. Nous pensons que l'adjonction de chapitres purement historiographiques relève de ce même souci. On ne va pas gâcher les bonnes relations renouées avec l'Angola par des risques de conduites délictuelles (vols, viols, ivrognerie, etc.) de la troupe. Grâce à László Magyar et à son culte, l'Angola est pour certains politiques une terre qui au XIX<sup>e</sup> siècle avait eu des relations spéciales – faibles mais idéales pour un mythe – qui font de l'Angola un terrain d'élection pour la Hongrie en Afrique noire. Observons, par exemple, qu'en 2012, deux Hongrois ont suivi (ou essayé de suivre) l'un des itinéraires décrits par Magyar en Angola et dans la RDC actuelle. Le livre a été publié sous le patronage de l'Ambassade d'Angola à Budapest. Un programme ambitieux et analogue pourrait au Portugal venir au secours du blocage des journaux manuscrits de Silva Porto, si on trouvait de dignes successeurs aux initiateurs du premier volume. Tout serait mieux qu'un nouveau siècle de silence, même si les légendes ont la vie dure. Surtout pendant leur sommeil!

9 Tavares, Ana Paula (auteure) [& Rákóczi, István (traducteur)] (2018), *História de Amor da Princesa Ozoro e do Húngaro Ladislau Magyar*, Budapest, Faculdade de Letras da ELTE, pp. 28. Texte bilingue (portugais & hongrois).

10 Collectif organisé par Rákóczi, István & Bensenyo, Janos (2017), *A participação da Hungria nas Missões de Paz da ONU em Angola*, Budapest, Atelier scientifique de l'état-major de l'Armée hongroise et Département d'études portugaises de l'Université ELTE, pp. 210 dont plusieurs planches en couleur.